

Commémorer Tchernobyl ?

Frédéric LEMARCHAND et Guillaume GRANDAZZI

Cet article synthétise les résultats de dix années de recherches sur les conséquences sociales et anthropologiques de la catastrophe de Tchernobyl. Ces travaux ont été notamment publiés sous la direction des deux auteurs dans *Les Silences de Tchernobyl* (Autrement, 2004), « Témoigner de Tchernobyl, les sciences humaines et l'art face à la catastrophe » (in *Bélarus, l'état d'exception*, Presses de l'Université de Laval, Québec, 2003) et « Vivre en zones contaminées ou les paradoxes de la gestion des risques » (in *Chroniques de la Biélorussie contemporaine*, L'Harmattan, 2001).

Alors que nous approchons du vingtième « anniversaire », comme tous les ans, nous nous apprêtons à commémorer l'accident de Tchernobyl et la mémoire de ses victimes. Nous avons en effet pris l'habitude, depuis 1987, vers la fin du mois d'avril, d'assister à un regain d'intérêt des médias à l'égard d'une histoire fort mal connue, celle de la catastrophe et de ses conséquences – pour une part encore insoupçonnées – dont l'évocation nous rappelle invariablement la date fatidique de l'accident à la centrale Lénine le 26 avril 1986. Or, contrairement aux expériences qui ont été faites de la catastrophe par le passé, il n'y a pas eu pour la majeure partie des victimes directes de la contamination d'événement fondateur, sauf pour les liquidateurs, les pompiers et les riverains de la centrale qui ont été les témoins directs de l'accident. Avec Tchernobyl, c'est la nature même de la catastrophe qui a changé, une catastrophe qui ne produit pas de traces massivement visibles, pas de villes détruites ni de champ de bataille, seulement des corps malades et des morts discrets. Les millions d'habitants des zones contaminées se trouvent encore aujourd'hui privés de référence à l'accident comme étant *ce qui arrive*, la face visible de l'événement. L'événement, c'est pour eux la vie quotidienne et le fait d'être brutalement plongé dans un monde doté de nouvelles règles, de nouvelles normes et par conséquent de nouveaux interdits. La vie quotidienne devient un événement par la nouveauté qu'elle recèle. L'événement inaugural, à un second niveau, a pu être constitué par la politique de relogement des populations, d'abord près de la centrale, puis dans des zones de plus en plus éloignées, ce qui a unanimement été vécu comme un traumatisme de déracinement. Penser Tchernobyl, on le voit, suppose donc de dépasser notre tendance historiciste à chercher l'événement, à penser le présent comme aboutissement du passé, à ranger les faits dans les livres d'histoire. Nous sommes au contraire convaincus que la catastrophe de Tchernobyl, en tant qu'elle constitue la première catastrophe nucléaire majeure qu'ait connue l'humanité, est *devant nous*, alors même que la fermeture – symbolique – de la centrale en décembre 2000 nous incite à croire qu'il s'agirait d'un événement appartenant au passé.

Comment commémorer une catastrophe en devenir ? Il semble que, depuis 1986, les efforts de mémoire se focalisent, faute de mieux, sur la date anniversaire de l'accident. Un accident industriel comme il s'en est produit d'autres, *a priori*. Une explosion, certes importante, dans une usine destinée à produire conjointement de l'électricité et du plutonium militaire. Après une longue période de banalisation et de tentative d'oubli de « l'accident », voici en premier lieu les populations des zones contaminées et les autorités des Républiques concernées, et plus largement nous voici confrontés à un problème inédit que pose Tchernobyl à la mémoire : le développement exponentiel des effets de l'accident dans le temps. À l'irréversibilité de ces conséquences il faudrait ajouter leur capacité, parce qu'elles se manifestent dans l'ordre du biologique et de la reproduction de la vie, à croître et à se

multiplier sans cesse, et à ouvrir ainsi des abîmes d'incertitude tant sur le plan scientifique que social ou philosophique. Si, comme nous le rappellent inlassablement les « experts » de l'atome, le rayonnement ionisant des éléments présents dans la nature est amené à décroître, sur une période allant de quelques centaines d'années (Césium137) à plus d'un million d'année (Plutonium), la très forte toxicité de ces mêmes éléments n'a, quant à elle, aucune raison de disparaître puisqu'il s'agit de leur caractéristique chimique, de leur nature même. À l'instar du plomb – que l'on trouve également en grande quantité dans les zones contaminées – dont on connaît les effets destructeurs, les centaines de tonnes de substances très hautement toxiques disséminées au cœur de l'Europe poursuivront donc inexorablement leur œuvre destructrice, modifiant incidemment le métabolisme des organismes qui s'y trouvent exposés par ingestion et par inhalation. Rappelons que l'homme, en tant que super prédateur dans la chaîne alimentaire, occupe ici la plus mauvaise place par la nature même de son alimentation, la toxicité se concentrant successivement du milieu au végétal, du végétal à l'animal, et enfin de l'animal à l'humain. L'animal le plus évolué et depuis longtemps dominant devient ainsi le plus vulnérable et la première victime de la contamination.

Les deux paradigmes de Tchernobyl

Aborder, par le témoignage, la question de l'humanité de l'homme de Tchernobyl, dans sa diversité d'expressions, nous place devant un double écueil que les penseurs de la Shoah connaissent bien : celui du statut d'exception et/ou de banalisation que l'on peut accorder à l'événement. Nous pourrions ainsi ramener les différentes formes d'appréhension de la catastrophe de Tchernobyl à deux grands paradigmes, entre lesquels elles oscillent en permanence : le premier, que nous pourrions nommer provisoirement « rationaliste et matérialiste », inscrit dans un imaginaire de la continuité historique – la catastrophe de Tchernobyl est une catastrophe comme une autre sur laquelle nous devons trouver prise et dont la véritable nature est placée devant nous – repose sur l'idée que les forces productives, la science et la technique pourraient contribuer à fournir une solution pratique aux problèmes sanitaires que pose aux populations la vie en territoire contaminé. Cette position est illustrée notamment par le combat mené conjointement depuis dix ans par des scientifiques résistants et humanistes biélorusses et européens. La praxis joue pour eux un rôle fondamental, conduisant par exemple Nesterenko et Bandazhevsky, bravant les menaces politiques¹, à entreprendre un immense travail scientifique de mesure radiologique et d'expertise médicale dans les zones contaminées, pour ensuite mettre en œuvre des solutions pratiques susceptibles de faire décroître le taux de contamination des enfants en particulier, en ayant recours à la production massive de pectine de fruit².

Le second paradigme, que nous nommerons, là encore provisoirement, « métaphysique », relève du sentiment que nous serions en présence d'un monde radicalement nouveau, d'un

¹ Le Pr. Bandazhevsky, dont les travaux remettent en cause l'approche médicale « officielle » reconnue par les autorités internationales, en montrant notamment le rôle délétère joué par les faibles doses de radioactivité dans la durée sur l'ensemble des organes du corps humain (ce qui permet du coup d'expliquer la morbidité générale de la population des zones contaminées et la forte mortalité qui y règne) a été incarcéré et torturé durant six mois. Suite à cette arrestation arbitraire (personne n'a jamais pu prouver le motif de corruption qui a servi d'alibi), il a été démis de ses fonctions de recteur de l'Académie des Sciences de Gomel, certains de ses travaux ont été détruits, pour être finalement condamné, le 18 juin 2001, à une peine de huit ans de détention par le tribunal militaire auprès de la Cour Suprême de la République du Bélarus. D'une manière générale, tous les chercheurs réfutant les thèses officielles ont fait l'objet de pressions diverses. De la même façon, on observe la multiplication ces dernières années des disparitions mystérieuses d'opposants au régime ou de personnalités devenues « indésirables ».

² La pectine aurait pour particularité de fixer le césium contenu dans l'organisme et d'en faciliter ainsi l'évacuation.

inédit nous dépassant en tout point, insaisissable par le prisme de nos représentations du monde, qu'elles soient ou non scientifiques. Ce radicalement nouveau tiendrait en grande part dans le radicalement-non-humain qui habite la nature en proie à l'artifice technique – la contamination radioactive – bouleversant nos repères spatio-temporels autant que ceux qui nous permettaient de définir, avec Descartes, l'humanité de l'homme moderne en rupture avec la nature. Cependant, cette posture théorique, adoptée par l'écrivain Svetlana Alexiévitch, ne doit pas nous laisser entendre, à l'instar de la question qu'a posé la Shoah, que nous serions confrontés à un phénomène de fait parfaitement insaisissable, donc indicible et immémorial, et dont la véritable nouveauté ne nous est pas encore révélée. Si Tchernobyl a fait advenir des conditions nouvelles d'expérimentation de la domination technique, jusque dans la gestion de la catastrophe, nous ne pouvons en revanche penser dans sa singularité et hors des conditions sociales et historiques de son apparition, un homme nouveau appelé *homo-tchernobylus*. Nous pourrions nous demander quels modes d'appropriation – néo-humaniste, méta-historique, post-scientiste – de cette question pouvons-nous mettre en œuvre, tout en postulant que *pour une part*, la nouveauté de Tchernobyl appartient encore et pour l'instant au domaine de l'impensé ? Comment imaginer transmettre une expérience de Tchernobyl ? Si l'on formule l'hypothèse selon laquelle il s'agit de considérer la catastrophe de Tchernobyl comme la première manifestation spectaculaire de ce que seront la vie et les rapports sociaux dans les sociétés technoscientifiques, alors la transmission de l'expérience de Tchernobyl doit être envisagée comme une question cruciale de l'époque, tandis que le monde est devenu laboratoire.

Approche socio-anthropologique de la vie en territoire contaminé

Alors que nombre d'institutions internationales ont tenté de banaliser l'événement et de l'inscrire dans une succession d'accidents équivalents³, on doit au contraire considérer, à l'instar d'Yves Lenoir (1996), que Tchernobyl, plus encore qu'une catastrophe, est « une tragédie, avec des acteurs en petit nombre qui, jour après jour, décident du sort de millions de personnes maintenues délibérément dans un statut précaire, fruit de l'addition de toutes les pénuries : pénurie de moyens, pénurie de droits, pénurie d'information et pénurie d'espoir. A long terme le seul refuge accessible se trouve dans la fuite hors du réel, dans le refus de la réalité des menaces, bref dans la soumission passive à la violence subie ». L'observation de la situation dans les territoires contaminés de Biélorussie laisse penser qu'on a bien là affaire à une bombe à retardement dont les effets se déploient dans tous les registres de la société. D'un point de vue socio-anthropologique, que nous privilégions ici, on peut dire de cette tragédie qu'elle se donne à voir comme un fait social total. Quelle que soit la posture que l'on adopte par ailleurs et le paradigme auquel on se rallie – rationaliste ou métaphysique –, force est de constater que pour les millions de personnes vivant dans les territoires contaminés, rien n'est plus comme avant l'accident et la durabilité des processus engagés interdit toute perspective de retour à une situation « normale ». C'est en effet à une transformation radicale de leur monde que se sont trouvés confrontés les habitants, le bouleversement n'étant pas réductible à l'altération de l'environnement – que la contamination a rendu totalement étranger, *méconnaissable* – ni à la dégradation de la santé des populations, mais affectant également toutes les dimensions de la vie (sociale, économique, juridique, politique, symbolique, psychologique, etc.).

³ « L'histoire du monde industriel moderne a été marquée à de nombreuses occasions par des catastrophes comparables à l'accident de Tchernobyl, voire plus graves », peut-on lire par exemple dans un rapport de l'OCDE publié en 1996. Cf. Agence pour l'énergie nucléaire de l'OCDE, *Tchernobyl. Dix ans déjà. Impact radiologique et sanitaire*.

Avec près d'un quart de son territoire contaminé, où vivent plus de deux millions de personnes, la Biélorussie est la République la plus affectée par les retombées de l'explosion du réacteur ukrainien. Mais, outre les conséquences sanitaires et psychiques de l'irradiation et de la contamination, il convient de tenir compte, pour saisir toute la complexité de la situation post-catastrophique, des transformations sociales, économiques et politiques qu'a connu le pays ces dernières années. Les conséquences de l'accident se combinent en effet aux problèmes économiques et sociaux consécutifs au démantèlement de l'URSS ainsi qu'aux difficultés liées à l'instauration, depuis 1994, d'un régime autoritaire. Tous ces problèmes sont étroitement imbriqués et il est impossible de rendre compte de la réalité post-accidentelle sans les appréhender simultanément. Les « victimes de Tchernobyl » subissent en bloc ces conséquences dans leurs multiples dimensions : le territoire dans lequel ils vivent est contaminé, leur santé et celle de leurs enfants est atteinte ou menacée, et aux problèmes psychologiques – stress et anxiété – qu'ils éprouvent s'ajoute l'accumulation des pénuries, déjà évoquée. Alors même qu'émergeait dans les années quatre-vingt une nouvelle génération qui n'avait pas connu les pires moments des répressions staliniennes, la guerre, le déracinement et les privations, c'est une nouvelle forme de guerre – *sans ennemi*, l'exil pour certains au travers des mesures de relogement mais surtout, pour la plupart, une forme inédite de déracinement sans déplacement, et enfin de nouvelles restrictions que celle-ci allait devoir endurer à partir de 1986. Grigori Medvedev va même jusqu'à affirmer que « Tchernobyl, c'est la continuation du génocide au moyen des radiations. Le génocide a été causé par les mensonges, par la négation du danger »⁴.

Pour tenter de saisir la signification que revêt, pour ces personnes, la confrontation durable à la contamination, et pour accéder à la compréhension d'un événement qui semble échapper à toute tentative d'appréhension strictement rationnelle, il nous a semblé nécessaire de recueillir la parole des victimes oubliées et silencieuses de Tchernobyl, de ces survivants *en sursis* contraints de vivre dans ce monde nouveau issu de la catastrophe et par là même détenteurs d'une expérience inestimable. C'est donc en toute humilité que nous nous sommes efforcés de saisir les modalités d'adaptation de la culture à cette situation inédite et la façon dont les habitants affrontent, pratiquement et symboliquement, cette nouveauté radicale alors même qu'ils ne disposent dans leur culture d'aucune référence, d'aucun repère susceptible d'être mobilisé pour avoir prise sur la réalité qui demeure en grande partie irréprésentable.

Confrontées à la présence invisible et permanente d'une pollution radioactive de leur environnement, dont l'hostilité et le caractère dangereux ne leur ont été révélés qu'après plusieurs années de désinformation criminelle, les populations des territoires contaminés construisent un rapport social et symbolique à la contamination, au danger, à l'espace et au temps, rapport fortement déterminé par les multiples contradictions inhérentes à leur situation. Donnée de la vie quotidienne qui conditionne les rapports pratiques et symboliques que les habitants entretiennent avec leur milieu « naturel », la contamination doit faire l'objet d'une attention et d'une prise en compte permanentes, sans quoi les répercussions sanitaires à moyen et long termes ne peuvent s'avérer que d'autant plus désastreuses. Après les tentatives infructueuses de « liquidation » des conséquences de l'accident, et dès lors que les dispositifs publics de gestion post-accidentelle ont montré leurs limites et l'inanité d'un objectif visant le retour à une quelconque normalité, c'est le caractère irréversible et irréparable de la dégradation de l'environnement, ainsi que la permanence du danger encouru, qui constituent les éléments à partir desquels ces cobayes de l'ère technologique que sont les habitants des zones contaminées doivent inventer de nouvelles conditions de vie, envisager de nouveaux rapports au territoire afin d'assurer leur permanence au monde. Le travail de deuil apparaît

⁴ G. Medvedev, *Bronzage nucléaire. Pour éviter un nouveau Tchernobyl*, Albin Michel, 1995, p. 223.

donc impossible, quand bien même la réalité de la menace reste difficilement saisissable, si ce n'est au travers des mesures de protection radiologique mises en œuvre par les autorités et surtout de la dégradation générale de l'état de santé, notamment celle des enfants, et ce malgré les informations relativement rassurantes délivrées par la plupart des experts internationaux.

Les entretiens approfondis que nous avons menés auprès des habitants de plusieurs districts des territoires contaminés, nous ont permis d'appréhender ce que produisent, tant au niveau des discours que des pratiques, les contradictions objectives auxquelles sont soumis les habitants. En dépit de la durabilité des conséquences radiologiques et du risque associé, on observe d'une manière générale une baisse de la vigilance et une régression des pratiques de radioprotection, depuis plusieurs années déjà. Essentiellement constituées de prescriptions négatives interdisant la poursuite d'activités inhérentes à l'organisation sociale et économique qui prévalait avant l'accident, les mesures destinées à protéger les populations n'autorisent pas l'exercice d'une autonomie au niveau individuel ou collectif, même minimale, mais les placent au contraire au devant d'injonctions paradoxales et de situations inextricables. Si les conditions économiques dans lesquelles vivent les habitants suffisent à elles seules pour rendre compte de l'impossibilité pratique dans laquelle ils sont tenus d'exercer leur liberté et leur faculté de choix (« mourir des radiations ou mourir de faim »), d'autres éléments relevant de différents registres peuvent être avancés pour expliciter les difficultés rencontrées par les gestionnaires de la catastrophe dans leur entreprise de modification des comportements et des pratiques. Sans les passer tous en revue, on peut remarquer que l'adaptation apparemment impossible aux contraintes associées à la vie dans ces territoires du futur n'est pas sans lien avec la perte de confiance massive de la population envers les autorités administratives, politiques et scientifiques. Cette crise de confiance généralisée qui conduit à mettre en doute l'efficacité, l'opportunité ou le bien-fondé des mesures préconisées ou mises en œuvre ne permet pas l'élaboration de représentations communes pour appréhender la situation, alors même que les contradictions s'exacerbent entre les mises en garde de certains scientifiques et la volonté politique de réhabilitation des territoires contaminés, ainsi définie par un directeur de kolkhoze : « *La réhabilitation consiste juste à autoriser ce qui était auparavant interdit suite à l'accident ; on a juste déplacé les barrières, les terres qui n'étaient pas cultivables le sont aujourd'hui, c'est comme les villages, certains ont été évacués et aujourd'hui on essaye de les repeupler, de reconstruire, de faire revenir les habitants. Petit à petit, toutes les zones autrefois interdites sont de nouveau autorisées. C'est juste ça la réhabilitation* ». Pour minimaliste qu'elle soit, cette politique nécessite la mise en œuvre de moyens répressifs visant à faire taire les chercheurs dont les résultats ne s'accordent pas avec ses objectifs, essentiellement déterminés par des préoccupations d'ordre économique. Pour autant, cette perspective qui veut faire croire à une résolution quasi-définitive des problèmes et à une prédominance de la temporalité politique sur les durées propres à la décroissance de l'activité des différents radioéléments, rejoint le désir d'une large partie de la population de retrouver des conditions de vie moins contraignantes et de renouer avec des habitudes pourtant préjudiciables du point de vue de la protection radiologique. Malgré la permanence de la menace, la politique de réhabilitation vise la consolidation d'une représentation collective où les phénomènes de dénégation prennent le pas sur la prise en compte de la pérennité des caractéristiques post-accidentelles. Par l'effacement des traces les plus visibles de la catastrophe (friches, villages abandonnés...) est ainsi entretenue l'illusion d'une normalité retrouvée. Toutefois, c'est vraisemblablement dans le registre du symbolique qu'il faut chercher les raisons essentielles des résistances observées à l'avènement de l'*homo-tchernobylus*, l'homme nouveau que requiert cette situation inédite. Malgré l'optimisme consubstantiel à la position « rationaliste-matérialiste » définie précédemment, il est probable que le projet d'adaptation de l'homme au monde *dénaturé* produit par la catastrophe soit voué à l'échec : comment vivre en effet en étant contraint de se soumettre à la seule rationalité

techno-scientifique propre à la gestion des risques ? C'est cette question, dans sa dimension ontologique, qui ne semble pas trouver de réponse, alors même que nous y sommes tous désormais plus ou moins confrontés et que notre capacité à symboliser ce qui advient s'amenuise, mettant en péril notre définition de l'humanité de l'homme. L'anthropologie, en ce qu'elle participe de cette définition, ne saurait rester spectatrice face au défi que représente la privation du recours à la symbolisation et au risque de déshumanisation du monde dont la catastrophe nucléaire est porteuse.

Approches théoriques

L'espace déstructuré.

Avec la contamination radioactive, il faudrait inventer une nouvelle culture, intégrant le temps long et l'urgence, la contamination planétaire et ses variations les plus « locales ». Nous pouvons plus largement nous demander dans quelle mesure la catastrophe de Tchernobyl, qui présente à bien des égards une structure épidémique⁵, a pu engendrer une modification de nos rapports anciens à l'espace, au sens du territoire habité et garanti par des frontières. Inédite, elle se présente résolument comme un défi lancé à notre culture, moderne, de l'espace. A l'examen de la situation, des effets sociaux et culturels que nous avons étudiés au sein des populations biélorusses vivant dans les territoires fortement contaminés et parfois éloignés de la centrale en tant que telle, il apparaît que chez un grand nombre de personnes, le système de représentations de l'espace et du temps par l'intermédiaire duquel ils avaient jusqu'à présent appréhendé le monde, à hauteur d'homme, a été profondément bouleversé. Ainsi, du point de vue de l'espace, de nombreuses difficultés, dues à la structure épidémique de la catastrophe, rendent impossible la construction d'une représentation objective de la situation. En premier lieu, la radiation est indécélable, inodore et sans saveur - du moins à présent - et, en tant qu'elle échappe à tous nos sens, elle ne peut donc être que symbolisée ou signifiée, c'est-à-dire rendue présente comme présence invisible. De ce point de vue, toute expérience de la vie en zone contaminée est déjà rendue a priori problématique, dans la mesure où « nous n'avons ni système de représentation, ni analogie, ni expérience (...) un événement auquel ne sont adaptés ni nos yeux, ni nos oreilles ni même notre vocabulaire »⁶. Seul un trop coûteux et rarissime appareillage de mesure, d'utilisation compliquée et d'efficacité limitée⁷, permettrait de déceler sa présence. Les cartes en vigueur ne fournissent que des données globales sur les grandes « zones » de contamination, en se bornant à quelques prescriptions et interdictions alimentaires, alors que les radionucléides sont en fait répandus sur le territoire en dessinant une multitude de taches, à la manière d'une « peau de léopard », dont les « points chauds » peuvent ne mesurer que quelques mètres carrés, localisés sous une évacuation de gouttière, dans une cour d'école, un jardin, etc. Dès lors, toute frontière appréhendée in situ, et non plus sur la carte, tombe dans le domaine de l'absurde, une absurdité qui n'échappe pas aux habitants, comme l'a fait remarquer Yarochinskaya : « Les champs sont partagés par un ruisseau. D'un côté, on paie un complément, de l'autre non. Et pourtant la poussière, elle ne voit pas la différence, elle va des deux côtés »⁸. La carte, comme fiction cartographique, diffusée par voie de presse, demeure pourtant le seul support par l'intermédiaire duquel les autorités transmettent aux populations une information - réduite au minimum - qui est censée

⁵ Voir Rieusset-Lemarié I., *Une fin de siècle épidémique*, Actes Sud, 1992.

⁶ Alexiévitich S., *La Supplication*, J.-C. Lattès, 1998, p. 33.

⁷ Les appareils les plus couramment utilisés ne relèvent que le niveau de radiation gammamétrique, c'est-à-dire principalement la présence de Cs137. Les virulents émetteurs alpha et bêta, présents dans l'alimentation, nécessitent, pour être détectés, des appareils de comptage trop coûteux.

⁸ Yarochinskaya A., *Tchernobyl, vérité interdite*, Artel / Editions de l'Aube, p. 115

être la réalité, mais qui n'entraîne que rarement, comme nous l'avons constaté, les comportements de radioprotection attendus. Ainsi se construit la fiction « officielle » d'un retour à la normale, *via* la carte de la - supposée - contamination en 2016.

La catastrophe de Tchernobyl a également engendré, dans les pays d'Europe occidentale moins fortement touchés par la radiation, des modifications culturelles dont on sous-estime aujourd'hui probablement l'ampleur et que nous pourrions aborder au travers de deux exemples. Souvenons-nous d'abord du cas de la France où, quelques jours après l'accident, à la stupéfaction des pays voisins, les responsables politiques, relayés par des « experts », affirmaient sans l'ombre d'un doute à la population que le « nuage » radioactif avait contourné, et donc évité le territoire national. Cette proposition est aujourd'hui socialement traduite par : « Le nuage s'est arrêté aux frontières » et plus implicitement par : « Les autorités nous ont affirmé que la frontière avait arrêté le nuage », dans une réactivation de la mémoire historique de la Ligne Maginot. Ceci pourrait être interprété comme la découverte collective de ce que l'existence des très anciennes frontières politiques, qui furent l'un des enjeux des conflits terribles du XX^{ème} siècle en Europe, n'est plus aujourd'hui en mesure de mettre le territoire national à l'abri des périls épidémiques. La crise de la vache folle est venue renforcer, comme nous l'avons déjà analysé⁹, ce sentiment de vulnérabilité. Il faudrait ensuite s'interroger sur les raisons pour lesquelles nous avons, plus ou moins consciemment, baptisé « nuage » une émanation gazeuse radioactive constituée de fumée mortelle plus que de vapeur d'eau. Il est vrai que la carte de la contamination est liée, pour l'essentiel, aux facteurs météorologiques des jours qui suivirent l'accident : les vents dominants poussant le « nuage » et la pluie fixant la contamination, mais la question est ailleurs. Certains scientifiques que nous avons interrogés à ce sujet en Biélorussie exprimaient clairement l'ampleur de la contamination et l'effondrement des frontières qui en résulte, telle cette femme médecin qui se référait aux fameuses photos enregistrées par le satellite Spot. Le dispositif de zonage apparaît dès lors comme un moyen de conjuration symbolique du mal et d'enfermement de la contamination alors qu'il suffit de faire varier sensiblement l'échelle de mesure surfacique de la contamination pour augmenter ou réduire l'étendue de la zone contaminée.

La catastrophe de Tchernobyl n'est donc pas un banal accident mais porte bien la marque d'une véritable catastrophe au sens où les représentations sociales de l'espace et du temps modernes s'y sont abîmées. Il semblerait que nous soyons là confrontés à l'émergence d'un monde nouveau. La Renaissance, comme toute époque, a été marquée par l'avènement d'un monde nouveau, sous le sceau de l'expansion économique et géographique, la découverte du Nouveau Monde grâce à l'usage simultané de la carte et de la boussole ; celui qui apparaît avec Tchernobyl inaugure une autre époque, celle du rétrécissement du monde habitable, un monde en régression, façonné par les conséquences du « progrès » technique, d'abord par le nucléaire et depuis peu par la génétique et les manipulations du vivant. Le monde nouveau en préparation, mais déjà en train d'advenir, est en partie produit par l'effondrement des anciennes garanties apportées par la science, et que nous avons appelée technoscience, pour son opérationnalité. Contrairement à ce qui a été longtemps affirmé, Tchernobyl n'est pas un accident (*accidere*, qui sur-vient) : d'abord parce qu'il s'agit, par ses proportions et ses conséquences, d'une véritable catastrophe.

Les physiciens R. et B. Belbéoch avaient déjà constaté, en 1993, combien la gestion de la catastrophe, pour des populations, et peut-être plus encore pour les politiques et les scientifiques, révélait les difficultés conceptuelles que cet inédit posait aux représentations habituelles de l'espace, du proche et du lointain, du dedans et du dehors. Trois points au

⁹ Lemarchand F., « Vaches folles, hommes fous ? », in *Mana* 4, 1er sem. 1998, Université de Caen.

moins, selon eux, mettaient nos conceptions à l'épreuve de la nouvelle réalité, points que nous nous proposons de reprendre de manière synthétique. Notons que le lieu où se révèlent ces contradictions, c'est d'abord le langage. Ainsi avaient-ils remarqué que le recours au mot « sarcophage » pour désigner la construction de béton armé censée contenir les restes du réacteur pour une longue durée ne convenait pas à la réalité. « Sarcophage » désignait chez les Anciens la pierre dont on recouvrait le corps afin qu'il se dégrade lentement, littéralement « qu'il mange la chair », qu'il consomme le mort. Le « sarcophage » de Tchernobyl quant-à-lui, continue à se désagréger, et le « mort » ne se décompose pas ; ce qui fait dire aux Belbéoch que « c'est finalement le mort qui mange le sarcophage »¹⁰. Plus anthropologiquement, nous pourrions conclure à l'obsolescence de la vieille culture de l'épidémie, fondée sur la logique du confinement, qui a conduit les techniciens à penser pouvoir se débarrasser d'un cadavre bien encombrant en lui créant une sépulture, cadavre dont ils connaissaient, théoriquement au moins, la « durée de vie ». Dans le même ordre d'idée, les autorités ukrainiennes ont lancé un appel d'offres en direction des pays occidentaux pour la construction d'un « abri », destiné à contenir le « sarcophage » et le réacteur, abri dont le coût était évalué entre 600 millions et un milliard de francs, selon la solution retenue. Désormais, notent les Belbéoch, « c'est à l'extérieur de « l'abri » que les gens espèrent être protégés »¹¹. Là encore, le jeu des limites et des frontières, dans une vulnérabilité nouvelle, met notre culture ancestrale du « risque », via le langage, à rude épreuve. Enfin, face à la menace de contamination de la mer Noire dans la mesure où la radioactivité accumulée sur le site de Tchernobyl contamine les nappes souterraines et, surtout, la rivière Dniepr qui alimente le bassin réservoir de la ville de Kiev¹², on avait, dès 1986, construit des digues et un mur souterrains pour empêcher les eaux en provenance de la zone proche du réacteur, d'atteindre la rivière Pripyat, affluent du Dniepr. Une centaine de barrages filtrants ont ainsi été construits, barrages qui ont d'ailleurs montré leur vulnérabilité en période de crues, au cours desquelles les radionucléides débordent et se redéposent en aval. Bâtir, pour le moins paradoxalement, des digues en sous-sol pour protéger les rivières n'a pas, une fois encore, prouvé l'efficacité de nos connaissances en pareille situation. Ainsi, concluent les Belbéoch, « la mer Noire où se jette le Dniepr n'a guère de chance d'échapper à la contamination »¹³.

Bien que la catastrophe nucléaire recèle encore, et probablement pour longtemps, une large part d'impensé, nous nous risquons à avancer quelques hypothèses au sujet de ce qui nous est apparu comme une forme nouvelle de déracinement. On peut, pour la caractériser, parler d'un déracinement sans déplacement, in situ, immobile, d'un d'arrachement de l'intérieur, incommensurable aux formes qu'il avait prises jusqu'alors, formes organisées de l'exode, paysans chassés de leurs terres, et plus largement par toutes les conséquences de l'urbanisation et de l'industrialisation des sociétés modernes, puis des pays du « sud ». Avec Tchernobyl, les dimensions du temps et de l'espace, dans l'intimité de leur articulation, ont été bouleversées et il est devenu impossible de penser le rapport à l'espace sans prendre en compte également, comme nous allons le voir, la dimension temporelle de la catastrophe. Au-delà des renversements opérés entre le dedans et le dehors, dans la complexe problématique de la « zone » qui ne correspond à aucune mémoire, à aucune expérience politique, ou encore entre le proche et le lointain, dans les jeux tout aussi complexes de révélation de la

¹⁰ Belbéoch B. et R., *Tchernobyl, une catastrophe*, Allia, 1993, p. 165.

¹¹ Ibid

¹² Le Ministère des situations extrêmes admet que les eaux du Dniepr qui alimentent en eau potable plus de 32 millions de personnes en Ukraine « ont été considérablement contaminées ».

¹³ Ibid. p. 165.

vulnérabilité de territoires à l'échelle planétaire, il faudra encore longuement s'interroger sur l'expérience faite par quelque six millions de personnes dont le territoire dans lequel elles vivent apparemment « comme avant » leur est en fait devenu étranger. Le monde, négatif, contaminé, fabriqué par la technoscience n'est plus désormais, comme nous nous sommes efforcés de le montrer, le monde d'avant. Il faudra également s'interroger sur le prix de l'adaptation – supposée – des hommes dans un territoire durablement contaminé et devenu dangereux pour la vie elle-même. On ne peut en effet, comme nous l'avons expérimenté, goûter un fruit de cette terre sans être saisi d'un doute, sans lui trouver cet arrière-goût d'étrangeté, immédiatement refoulé et enfoui au plus profond de l'inconscient, qui ne laisse plus affleurer qu'un sentiment d'anxiété, d'angoisse diffuse. On ne peut non plus contempler un paysage rural, répondant pourtant aux critères de l'esthétique romantique occidentale par ses forêts, ses rivières, sa palette de couleurs, ses jeux d'ombres et de lumières, l'omniprésence d'animaux rustiques et sauvages etc., sans être saisi par l'effroi à l'idée qu'en dépit des apparences, il s'agit bien du monde nouveau produit de la catastrophe nucléaire, le « monde d'après l'apocalypse » décrit dans son horreur par Svetlana Alexiévitich¹⁴. Dans une certaine mesure, la redéfinition de la dimension spatiale du territoire pourrait être interrogée à la lumière de la construction d'une identité négative des habitants des zones contaminées par ceux qui croient ou prétendent ne pas y habiter. S'il est vrai qu'avec le temps le phénomène de rejet appelé « syndrome de Tchernobyl », illustrant la stigmatisation des « Tchernobyliens », s'est estompé, il n'en demeure pas moins que le statut des habitants de la « zone » reste ambivalent.

La catastrophe technologique ou le temps rompu.

Nous pourrions émettre l'hypothèse que l'époque qui s'inaugure pourrait être pensée à partir d'une réflexion sur les catastrophes engendrées par l'homme et en particulier, pour ce qui concerne notre propos, sur les catastrophes technologiques. L'apparition de la modernité a coïncidé avec la fin d'une conception religieuse de la catastrophe et avec l'émergence d'un imaginaire catastrophique nouveau qui se révélait comme unique moyen d'appréhender le monde, alors en train d'échapper à toute compréhension. A son tour, la nécessité de penser les dessins d'une nouvelle époque caractérisée en partie au moins par le développement technoscientifique, et qui semble de nouveau échapper à toute compréhension, devrait nous amener à reconsidérer l'imaginaire catastrophique moderne à partir duquel nous pensons notre rapport au monde depuis le XVIII^{ème} siècle. Quelque chose a changé dans la nature même de la catastrophe à partir du moment où elle s'est trouvée liée au développement conjoint de la science et de la technique. Dans le cas de Tchernobyl, il convient de prêter la plus grande attention, contrairement aux media qui ont escamoté la réalité aussi rapidement qu'ils l'ont faite apparaître, à la durée des conséquences, et donc de séparer la phase accidentelle à proprement parler, de l'ampleur catastrophique qu'a prise l'événement. Le développement généralisé d'une pollution à l'échelle planétaire, les surfaces contaminées par la radioactivité (6,4 milliards de Curies rejetés, les seuls rejets en césium-137 équivalent à 300 Hiroshima, 7 220 000 ha de terres agricoles contaminés), entraînent une production permanente des faits catastrophiques. Les effets, quotidiens et durables, deviennent alors incommensurables aux conséquences de n'importe quelle catastrophe naturelle dans la mesure où tout espoir de réparation semble abandonné, ou trop lointain pour être représentable. Loin de s'améliorer, la situation - c'est-à-dire principalement la santé des populations - n'a cessé d'empirer, de même que l'état général de l'environnement des pays industrialisés. La réalisation de la catastrophe semble avoir porté atteinte à notre possibilité même de la figurer, comme le remarque A.

¹⁴ Alexiévitich S., *La Supplication*, op. cit.

Lebrun¹⁵ : « plus la catastrophe est plausible ou réelle, moins elle est imaginée ». Ainsi, poursuit-elle, dans les innombrables fictions cinématographiques ou littéraires liées à la bombe nucléaire, « la fin du monde n'est plus figurée alors même que nous disposons pour la première fois des moyens de la provoquer ». La peur que nous pouvons éprouver à l'égard de la nature n'est plus liée désormais à ses manifestations spontanées et dévastatrices, mais, comme l'a montré H. Jonas¹⁶, au mépris de son équilibre et aux effets des actions - aux conséquences à présent irréversibles - de l'homme. Au surgissement de la situation nucléaire comme réalité répond un refoulement généralisé du danger d'anéantissement général devenu réel. En ce sens, c'est bien le pouvoir critique de la catastrophe imaginaire comme imaginaire de la catastrophe qui disparaît, au profit de la mise en œuvre de dispositifs gestionnaires et experts des effets de la catastrophe réelle.

La catastrophe devient, dans les sociétés modernes, selon Henry Pierre Jeudy¹⁷, un moyen d'adaptation, et donc de socialisation, des individus à leur nouvelle condition humaine, une condition à haut risque, et il se déploie, dans les sociétés industrielles, une certaine idée qu'il nous faudra désormais « faire avec » en produisant les efforts physiques et psychiques nécessaires pour s'adapter,... ou disparaître. Cela explique, dans le cas de Tchernobyl, que l'on puisse encore admettre le fonctionnement - dans des conditions des plus précaires - de la centrale, via un bricolage technique, comme si rien ne s'était passé. L'imaginaire catastrophique vient alors redoubler le réel au lieu de nous inciter à le changer. Exit les utopies radieuses du XVIII^{ème}, les grandes utopies de Ledoux ou de Montesquieu, l'imaginaire catastrophique¹⁸ semble désormais décrire, depuis une dizaine d'années, des reprises de la vie, en situation post-catastrophique, qui ont pour principale caractéristique d'être ponctuelles et étrangères à tout équilibre naturel, comme des « bulles de nature ». Les projets « hors-sol » liés à la création d'univers de synthèse - que les Etats-Unis ont d'ailleurs tenté d'expérimenter dans le projet Biosphère II¹⁹ - consacrent le rôle de la technique dans la production contemporaine d'artifices du vivant, de mondes clos sur eux-mêmes, indifférents les uns aux autres, autonomes et autogérés. Dans cette logique de résignation, ces nouvelles architectures hors sol, ces prothèses, ne modifient jamais le monde dévasté où elles s'insèrent pas plus qu'elles ne sont modifiées par lui. La supposée nécessité de s'adapter ne peut, dans cet imaginaire, que recourir d'une manière sans cesse grandissante à l'artifice technique, pour répondre à un problème supposé d'ordre technique.

Vivre en zones contaminées

L'analyse des croyances et des pratiques mises en œuvre par les habitants des territoires contaminés nous a permis de montrer que, pour l'essentiel, ces pratiques et croyances visent à déplacer le lieu où l'on doit affronter la réalité - l'objectivité de la situation à risque - dans le registre de l'imaginaire et du symbolique. Il ne s'agit, certes, pas d'une nouveauté dans la mesure où, tant que les catastrophes ont été exclusivement naturelles, l'imaginaire catastrophique s'est déployé dans l'univers mystique et religieux ; au pire, la catastrophe était

¹⁵ *La Perspective dépravée*, La lettre volée, 1991.

¹⁶ H. Jonas, *Le Principe responsabilité*, Editions du Cerf, 1990.

¹⁷ voir *Le Désir de catastrophe*, Aubier, 1990.

¹⁸ Nous faisons d'abord référence à la littérature et au cinéma de science-fiction des années quatre-vingt, mais également à la manière dont est envisagée la catastrophe par les « gestionnaires » du risque.

¹⁹ Il s'agissait, aux confins d'un désert, de recréer artificiellement et de faire coexister différents biotopes représentatifs de la diversité biologique terrestre, enfermés dans un gigantesque bulle. Le coûteux projet se solda par un cuisant échec.

considérée comme faisant partie du quotidien, de l'ordre des choses. Or, on assiste avec les catastrophes technologiques contemporaines, à de nouvelles formes d'expiation du malheur que nous appellerons dénis de réalité. Ce refus de réalité ne trouvant pas d'alternative symbolique qui autorise à parler la peur, vient alors à manquer une explication au malheur qui permette de lui donner un sens. Au bout du compte et bien que les attitudes face au risque soient, comme nous l'avons analysé, souvent paradoxales, nombreuses sont les réactions des autochtones qui nient totalement l'existence d'un risque lié à la contamination et prétendent échapper ainsi à l'emprise de la menace. On pourrait également faire état, que l'on soit en situation post-catastrophique (Tchernobyl), comme en situation pré-catastrophique (la situation d'alerte permanente que connaissent les pays industrialisés), de l'existence de nombreux rites conjuratoires censés minimiser, voire évacuer le risque nucléaire. C'est ce que doit mettre à jour l'analyse des rumeurs : la théorie de « l'innocuité des faibles doses », ou l'idée qu'une accoutumance aux radiations est possible par exemple, participent de ces productions sociales qui permettent d'accepter une situation que, seules, ni la raison, ni les cultures anciennes ne semblent pouvoir « rationaliser ».

Lors, la durabilité des effets et des conséquences délétères pour la santé de manifestations de la réversibilité du développement technoscientifique, ne nous autorise plus à faire entrer la catastrophe dans le domaine du passé, ni en l'inscrivant dans un récit, une narration historique, ni en la saisissant par le biais d'une mémoire collective qui permettrait, par sa puissance d'oubli actif, de faciliter le travail de deuil et de dépasser la catastrophe. Pour S. Alexiévitich, la difficulté à prendre la véritable mesure de la catastrophe in situ tient au fait que deux catastrophes ont coïncidé : « L'une sociale - sous nos yeux, un immense continent socialiste a fait naufrage ; l'autre, cosmique - Tchernobyl. Deux explosions totales. Mais la première est plus proche, plus compréhensible. Les gens sont préoccupés par le quotidien : où trouver l'argent pour vivre ? Où aller ? Que croire ? Sous quelle bannière se ranger ? Chacun vit cela. Mais tous voudraient oublier Tchernobyl. Au début, on espérait le vaincre, mais comprenant la vanité de ces tentatives, on se tut. Il est difficile de se protéger de quelque chose que nous ne connaissons pas, que l'humanité ne connaît pas. Tchernobyl nous a transposés d'une époque dans une autre »²⁰. L'un des principaux facteurs sur lequel repose l'hypothèse selon laquelle on ne pourrait pas appréhender la catastrophe de Tchernobyl comme n'importe quel autre avatar technologique est donc constitué du cadre social-historique et idéologique dans lequel s'inscrit l'événement, et en particulier des transformations qu'il a subi depuis la survenue de l'accident, il y a près de vingt ans. Il s'agit, en d'autres termes, de comprendre ce qui, dans l'effondrement du « bloc de l'est » en tant que ce dernier constituait l'une des principales formes politico-économiques de société moderne, ne permet plus d'inscrire la catastrophe de Tchernobyl dans une mémoire sociale²¹ et historique. J. Chesneaux notait à ce sujet : « La catastrophe de Tchernobyl a cassé net à la fois le discours d'inafaillibilité de la technoscience nucléaire et le discours de légitimité de l'ordre soviétique. Tout, y compris le consensus résigné dont l'un et l'autre bénéficiaient, s'est trouvé soudain remis en cause »²². Rappelons que les événements majeurs de la modernité occidentale ont tous dû, par le passé, s'inscrire dans le cours d'une histoire générale. L'histoire moderne a pu ainsi fonctionner, depuis le XVIIIème siècle, comme cadre général d'un « grand récit », comme cadre pour une multitude de petits récits particularistes,

²⁰ Alexiévitich S., *La Supplication*, op. cit., p. 34.

²¹ Nous reprenons l'opposition instaurée par le sociologue M. Halbwachs entre mémoire sociale ou historique, officielle, et mémoire collective, communautaire ou familiale. Cette dernière ne fonctionne qu'à partir de cadres sociaux (des personnes, des objets, des lieux) qui lui servent de support et elle se joue de la vérité historique.

²² Chesneaux J., *Habiter le temps*, Bayard, 1996, p. 276.

individuels, familiaux ou communautaires. Ainsi, chacune des histoires qui se tissent dans les rapports sociaux directs entre les hommes, dans le registre de la socialité primaire, tend à inscrire son sens dans un projet global et universaliste qui contribue à lui donner un sens. Si chacune de nos histoires singulières n'épuise pas son sens dans le cadre de cette histoire moderne universelle, cette dernière fournit en revanche un support commun susceptible de recevoir une grande diversité de récits produits de corporations, de communautés ou d'individualités. Qu'il s'agisse d'histoires de mineurs désœuvrés, de paysans liquidés, d'anciens combattants ou de rescapés de la déportation, la rationalisation du malheur supporté par chacun avait jusqu'à présent, du moins l'a-t-on pensé, trouvé son sens par la mobilisation d'une histoire moderne universaliste qui permettait de légitimer, au nom des valeurs du droit universel, le sacrifice de ceux qui ont donné leur vie ou leur santé physique et psychique au nom des « intérêts supérieurs de la nation ». L'histoire des sociétés occidentales a engendré, au cours du XX^{ème} siècle, des communautés de vaincus, vaincus de la technique (des militaires et des victimes civiles de la Grande Guerre, à ceux et celles de la guerre du Golfe ou du Kosovo) et du productivisme (les communautés et classes désœuvrées issues du projet productiviste : ouvriers et paysans). Il faudrait dès lors s'interroger sur le statut des victimes, des « vaincus » de la catastrophe de Tchernobyl, et en premier lieu des 800 000 liquidateurs mobilisés. L'effort qui a été demandé aux populations des pays concernés de travailler, dans ou à proximité des sites industriels nucléaires, en acceptant les risques inhérents au nom d'un grand projet national, et à présent, l'effort qui est demandé à ces mêmes populations de vivre dans des territoires contaminés avec les conséquences que cela implique, trouveront-ils une légitimité « historique » ? De quelle histoire sera faite cette histoire-là, s'interrogeait Svetlana Alexiévitch ? Günter Anders remarquait, dans son essai de définition de l'humanité à partir de notre existence « sous le signe de la bombe atomique », que certains événements ne sont plus des catastrophes historiques, que ne passant plus par le crible de l'histoire, ils constituent une fin de l'historicité, des « blocs saillants de l'histoire » : « Il en va de même, pensait-il, des essais nucléaires, sans parler des guerres atomiques. Il se peut que leurs préparatifs aient encore une dimension historique (...) mais dès l'instant où il y aurait un passage à l'acte, c'en serait fini de l'histoire. Ce qui subsisterait ne serait plus une situation historique mais un champ de ruine sous lequel serait enfoui tout ce qui a été un jour, l'histoire. Et si l'homme malgré tout survivait, ce ne serait plus un être historique mais un résidu pitoyable : un élément pollué dans une nature polluée »²³. Si le sort dramatique des liquidateurs a conduit les nations concernées à reconnaître leur courage et leur bravoure à l'instar des héros des nations modernes, il est assez probable qu'on ne rende jamais hommage aux quelques millions de personnes qui auront expérimenté la première catastrophe technologique de l'humanité : « Ils étaient venus d'Everan jusqu'à Tchernobyl, écrit Alla Yarochinskaya, pour se retrouver dans la fournaise, en enfer, et y oeuvrer jusqu'au péril de leur vie ! Et l'Etat, après les avoir utilisés, les avait aussitôt oubliés (...) même les enfants présentant des affections de la thyroïde ne sont pas suivis en tant que victimes de la catastrophe ! »²⁴. Non seulement aucun musée, aucun monument, aucun récit, pour l'instant, n'est là pour rendre compte de cette tragédie à une échelle universelle, mais l'identité même des vrais liquidateurs fut largement usurpée par ceux qui, occupant des postes administratifs, trouvèrent là un moyen d'obtenir quelques avantages sociaux.

Les mode de distribution de la mémoire que sont le monumental et le muséal peuvent-ils d'ailleurs prétendre remplir une telle tâche ? Pourra-t-on, comme Alla Yarochinskaya, affirmer un jour : « Ce village est un monument, un monument à Tchernobyl. Un monument

²³ Anders G., *De la bombe et de notre aveuglement face à l'apocalypse*, Titanic, 1995, p. 46

²⁴ Yarochinskaya A., *Tchernobyl, vérité interdite*, op. cit., p. 69.

au crime »²⁵ ? La politique d'effacement des traces, d'enterrement des villages et de mise entre parenthèses de leur nom sur les cartes, engagée depuis 1997, semble indiquer que non, et si la « zone » devient temple ou musée, c'est plus probablement sous la forme en devenir d'une réserve de « nature ». Les territoires sinistrés apparaissent ainsi comme des lieux où se conjuguent de multiples figures de la ruine, politique, sociale, environnementale, économique...

Le monde, le territoire des habitants des zones contaminées, s'est pour la plupart d'entre eux, refermé, étioilé, resserré jusqu'aux frontières de l'intimité. Repliés sur leur village, leur lopin ou leur jardin, les Tchernobyliens ne vivent plus que dans et par la « zone ». Les problèmes sont locaux et spécifiques, et il semble inconcevable de produire un effort permanent pour « s'adapter » à cette vie nouvelle tout en imaginant qu'une autre vie, « normale », serait possible ailleurs. Du point de vue de la construction de la responsabilité, Roger et Bella Belbéoch avaient remarqué que l' « on exigeait le jugement des coupables » mais qu'en fait « c'étaient les responsables de la gestion post-accidentelle qui étaient principalement visés et non les responsables de la catastrophe, concepteurs et exploitants de la centrale »²⁶, comme si l'on ne pouvait pas atteindre le lieu et le temps de l'origine de ce qui a littéralement bouleversé le monde, la catastrophe. Si un hypothétique horizon d'attente peut encore s'ouvrir à ces populations, « des gens perdus, occultés, trompés, comme des personnes âgées qui n'attendent plus rien »²⁷, c'est probablement à une échelle particulariste et en puisant largement dans les formes sociales et modes de production issus de l'époque pré-moderne qu'elles ont su garder en mémoire.

²⁵ Ibid., p. 34.

²⁶ Belbéoch R. et B., *Tchernobyl, une catastrophe*, op. cit., p. 181.

²⁷ Yarochinskaya A., *Tchernobyl, vérité interdite*, op. cit., p. 21.